



Patrick Ullmann

*Léo Ferré dirigeant l'orchestre de l'Institut des hautes études musicales de Montreux (Suisse).*

## MUSIQUE

### Léo Ferré chef d'orchestre

Si peu de gens l'ont su... Qu'importe, puisqu'il l'a fait ! L'autre semaine, en Suisse, Léo Ferré, qui flirte avec sa soixantaine, a connu de nouveaux débuts. Il a, sans baguette, mais avec la foi incendiaire des néophytes, dirigé un orchestre symphonique de 70 musiciens. C'était celui de l'Institut des hautes études musicales de Montreux. Cette fondation, que dirige Dimitri Markevitch (frère d'Igor), rassemble l'élite mondiale des jeunes instrumentistes.

Léo Ferré, en jean délavé et chemise noire, le lichen gris de ses che-

veux lui faisant une auréole, est monté sur l'estrade, face à la salle, comme un vieux capitaine anxieux à l'étrave de son navire. Il a d'abord chanté — *mezza voce* — « La Vie d'artiste ». Puis, sans transition, Beethoven a chassé la chanson. Et ce fut l'ouverture de « Coriolan ».

Les frontières entre la « grande » musique et la « petite » soudain s'écroulaient dans le fracas des cuivres et le froissement des cordes. Au pupitre, Ferré, les yeux fermés, dansait, comme ivre, tanguait, comme saisi de vertige, dirigeait, émerveillé.

Il enchaînait sur sa « Chanson du mal aimé », oratorio lyrique de 50 minutes sur le poème d'Apollinaire, qu'il écrivit en 1952, à Monte-Carlo, sa ville natale. Il l'enregistra deux fois. En 1957 : mais les matrices furent détruites. En 1971 : avec l'Orchestre des Concerts Lamoureux, qui accepta de participer à l'entreprise, mais refusa — curieuse honte — de voir figurer son nom sur la pochette...

Ferré chante, Ferré marque la mesure, tourne fiévreusement les pages de la partition, Ferré est saisi par la musique comme d'autres par la débauche, il est à la fois le mal aimé, son double, l'ange, les chœurs le soutiennent, il est heureux, il a atteint son « île au loin, sa désirade »... Il y aura, sans entracte, encore d'autres chansons, puis le « Concerto pour la main gauche » de Ravel, interprété par le virtuose scandinave Dag Achatz.

Il y aura, à la fin, beaucoup de bravos, la surprise d'un public qui était venu un peu rétif et goguenard et qui repartait conquis. Il y aura aussi un très petit garçon escaladant la scène, une gerbe de roses à la main : Mathieu, dit « Mathieusalem », 4 ans, le premier fils de Ferré. Léo, le vieux lion, pleurera alors, non de fatigue mais de fierté.

### Thank you

Un peu plus tard, dans l'arrière-salle d'un bistrot de Montreux, Léo Ferré présidait un bruyant banquet où se pressaient tous les jeunes musiciens. C'était la Babel de l'amitié. Un violoniste de 20 ans, un peu gris, venait le saluer, en anglais : « Thank you, you are a real maestro. » Une flûtiste italienne l'embrassait. Et lui, le sourire incertain, disait : « Ce moment, je l'attends depuis cinquante ans. J'ai toujours cherché la musique. En France, il paraît que c'est impossible, trop cher. Alors, ce que j'ai fait aujourd'hui, je le referai ailleurs. En septembre, ce sera la Belgique, Liège. Et le Concertgebouw d'Amsterdam m'a invité, aussi. »

« Un soir de demi-brume », en Suisse, un homme très orgueilleux et très humble a réalisé son rêve d'enfant. Ce fut beau : l'apprenti était devenu sorcier. DANIELE HEYMANN ■

*L'Express du 24 février 1975*